

Gérard BERGER

Serrurerie, armurerie, rubanerie, dentelle

du travail à domicile à l'usine
dans le pays de Saint-Bonnet-le-Château
(XVIII^e - XX^e siècle)

Communication au colloque
du *Printemps de l'Histoire*
du Centre social de Montbrison
avril 2007

Cahiers de Village de Forez

Centre social de Montbrison

2008

Couverture : Vieille maison à Saint-Bonnet-le-Château, dessin de madame Condamin, gravure extraite de l'ouvrage de Félix Thiollier, *Le Forez pittoresque et monumental*.

Du travail à domicile à l'usine dans le pays de Saint-Bonnet-le-Château (XVIII^e-XX^e siècle) : serrurerie, armurerie, rubanerie, dentelle

On connaît aujourd'hui Saint-Bonnet-le-Château comme « capitale mondiale de la boule de pétanque » (ainsi que le disent les panneaux publicitaires aux entrées de la ville), une capitale qui possède, en la commune même ou dans ses environs immédiats, deux sociétés et, par là, deux unités de production vastes et modernes qui méritent de porter le nom d'« usine », les « Boules J.B. » et la « Boule Obut », lesquelles emploient un nombreux personnel et atteignent une production considérable. Voici six ou sept cents ans, au Moyen-âge, c'était la coutellerie qui assurait, surtout par les forces – c'est-à-dire de grands ciseaux utilisés essentiellement pour tondre les moutons – qu'elle fabriquait, le renom de la cité et de ses alentours, renom qui se perpétuait encore au début du XVII^e siècle, où Anne d'Urfé présentait « Saint-Bonnet-le-Château » comme « la ville où se font les meilleures forces à tondre dras qu'on sache en lieu du monde¹ » : de multiples ateliers, de forge pour les uns, d'aiguisage pour les autres, constituaient alors autant d'unités de production de petite taille, pratiquant en quelque sorte le « travail à domicile ». De cette structure du passé à celle d'aujourd'hui, l'évolution a été longue et complexe, quatre activités essentielles, mais différentes de celles qu'on vient de citer, se trouvant concernées, deux masculines – la serrurerie et l'armurerie – et deux féminines – la rubanerie et la dentelle – ; elle a aussi été difficile, souvent hésitante même, le début du XX^e siècle correspondant toutefois au tournant capital. Essayons d'en broser les grands traits².

¹ Anne d'Urfé, *Description du Pais de Forez*, Bibliothèque nationale, ms. fr. 12487.

² Mentionnons ici, afin de ne pas alourdir démesurément les notes à venir, que la bibliographie imprimée de base du présent sujet comprend :

1.- des sources, au rang desquelles les plus importantes sont :

- J. Duplessy, *Essai statistique sur le département de la Loire*, Montbrison, 1818 ;
- Théodore Ogier, *La France par cantons et par communes : département de la Loire*, tome I (arrondissement de Montbrison), Lyon, s.d. [vers 1852] ;
- Jacques Valserrès, *Les industries de la Loire*, Saint-Étienne, 1862 ;

2.- des ouvrages, au rang desquels les plus intéressants sont :

- Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985 ;
- Marie-Madeleine Cheyssac, *Saint-Bonnet-le-Château en Forez*, Lyon, 1941 ;
- James Condamine et François Langlois, *Histoire de Saint-Bonnet-le-Château*, 2 tomes, Paris, 1885 ;
- Maurice Forissier, *L'armurerie stéphanoise. Patrimoine et tradition*, Lyon, 1994 ;
- Louis-Joseph Gras, *Essai sur l'histoire de la quincaillerie et petite métallurgie à Saint-Étienne et dans la région stéphanoise*, Saint-Étienne, 1903 ;

I.- Les activités masculines

Après que la coutellerie a joué le premier rôle, dans les activités pratiquées à Saint-Bonnet-le-Château et alentour, au Moyen Âge et au début de l'époque moderne, ce sont la serrurerie et l'armurerie qui concentrent l'essentiel de l'industrie, du XVIII^e au XX^e siècle, avec, dans les deux cas, une croissance d'abord, un déclin, voire une disparition, ensuite, mais selon des modalités différentes qui tiennent à l'évolution des structures : plus ancienne, la serrurerie donne lieu à la primauté du travail en atelier sur l'usine ; plus récente, l'armurerie voit l'usine tenir une grande place par rapport à l'atelier.

1.- La serrurerie (XVIII^e-XX^e siècle) : la primauté du travail en atelier sur l'usine

S'il est difficile de dire quelle influence a exercée, dans l'implantation et la diffusion de la serrurerie sambonitaine, le notable Pierre Maisonneuve, décédé en 1655 et qualifié par sa pierre tombale de « capitaine perpétuel de la confrérie de Saint-Esloy », il est certain que cette industrie s'est développée au XVII^e siècle et qu'ensuite, durant près de trois cents ans, elle a eu une importance considérable pour la cité et le pays de Saint-Bonnet³.

- Des effectifs longtemps considérables

La prospérité de la serrurerie, bien des documents l'attestent au XVIII^e siècle, au moins pour la cité elle-même. Ainsi, en 1777, le contrôleur des vingtièmes chargé de la vérification générale des biens dans la paroisse affirme que nombre d'habitants s'y occupent « de l'art mécanique de la serrurerie »⁴, et, onze ans plus tard, les rédacteurs du « plumitif préparatoire pour le département de la taille » de 1789 écrivent de Saint-Bonnet que c'est une « petite ville [...] où il se fabrique beaucoup de serrures »⁵. Connaître les effectifs alors employés est cependant difficile : le rôle des vingtièmes de 1777 livre 44 serruriers, mais il ne

- Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979 ;

- Maxime Perrin, *Saint-Étienne et sa région économique*, Tours, 1937 ;

- Jacques Schnetzler, *Les industries et les hommes dans la région de Saint-Étienne. Etude de géographie humaine*, Saint-Étienne, 1975 ;

3.- des articles, au rang desquels les plus utiles sont :

- Gérard Berger, « Aspects anciens et récents des activités industrielles rurales du plateau haut-forézien : l'exemple de Rozier-Côtes-d'Aurec », dans *Actes du 98^e Congrès National des Sociétés Savantes (Saint-Étienne, 1973)*, Section d'histoire moderne et contemporaine, tome II, 1975 ;

- Gérard Berger, « Petite histoire du travail du fer à Saint-Bonnet-le-Château », dans *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002 ;

- Robert Bergeron, « Saint-Bonnet-le-Château, vieille ville industrielle du Forez », dans *Etudes foréziennes*, vol. 2, « La vie urbaine dans le département de la Loire et ses abords », 2^e édition revue et augmentée, 1972.

³ Sur ce sujet, voir essentiellement : Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Foréz) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985 ; Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979 ; Maxime Perrin, *Saint-Étienne et sa région économique*, Tours, 1937.

⁴ Dans le « rôle des vingtièmes des biens fonds » (Archives départementales de la Loire, C 2).

⁵ Archives départementales de la Loire, C 6.

relève que les propriétaires et omet des professions⁶ ; un inventaire des pratiquants du métier, à travers les registres paroissiaux sambonitains des années 1775 à 1777, fournit – donc en trois années seulement – 161 travailleurs de la profession, mais ne constitue évidemment qu’une approche de la réalité, que complète l’existence de quelques « marchands de serrures » et « marchands de fer⁷ » ; enfin, le dénombrement de l’an II comporte 147 serruriers, mais il omet, lui aussi, des professions⁸. Néanmoins, c’est ainsi près de 10 % de la population, près de 40 % des chefs de feux, et près de 50 % des actifs masculins qui vivent alors de la serrure à Saint-Bonnet. Incontestablement, la petite ville est déjà fort serrurière dans le dernier quart du XVIII^e siècle.

Son pays l’est aussi, mais localement, et de manière moindre. La paroisse de Saint-Nizier-de-Fornas, dont une partie du territoire entoure celui de Saint-Bonnet, paraît avoir bénéficié plus que tout autre de l’essaimage de la serrurerie : à travers les registres paroissiaux, entre 1775 et 1783, on relève les noms de 52 ouvriers, dont 20 au bourg⁹. Rozier-Côtes-d’Aurec, au sud de Saint-Nizier, ne présente, à la même époque, à travers la même source, que 16 serruriers, dont 14 au bourg ; et, quelques années plus tard, le dénombrement de l’an II n’en cite que 12, répartis à raison de 10 dans la commune de Rozier et 2 dans celle des Côtes-d’Aurec. Ailleurs, les effectifs de ces travailleurs sont encore plus faibles : de 1775 à 1800, sur une période plus longue que celles qui ont servi de base aux sondages précédents, c’est à peine si les curés en citent 8 ou 10 à La Tourette, Estivareilles, Merle-Leignec, Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte, paroisses les plus proches de Saint-Bonnet, 3 ou 4 dans les plus lointaines, Saint-Maurice-en-Gourgois, Apinac, Usson-en-Forez. Il reste cependant que, au total, avec près de 300 ouvriers dans la ville et ses environs, la serrurerie témoigne d’une implantation déjà remarquable dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, mais essentiellement localisée dans la cité, même si elle tend à s’orienter le long d’un axe nord-sud Saint-Bonnet – Saint-Nizier – Rozier.

À partir de cette base, c’est un essor qui caractérise la première moitié du XIX^e siècle, un essor que les registres d’état civil permettent d’approcher. Ainsi, Saint-Bonnet voit, chaque année, s’installer un « marchand de serrures », ou un « marchand de fer », ou un « marchand quincaillier », s’établir une dizaine de « serruriers », et se développer, dans les années 1840 surtout, les « forgeurs » et les « tourneurs de clefs », preuves, même si les disparitions ne peuvent être appréciées, d’un essor de l’industrie. Saint-Nizier bénéficie aussi de l’installation, de temps à autre, d’un « marchand » ou « fabricant de serrures », et, d’année en année, de quelques « serruriers », auxquels s’ajoutent, tardivement également, quelques

⁶ Jean Merley (s.d.), « Saint-Bonnet-le-Château à la fin de l’Ancien Régime », dans Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l’Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d’Histoire Régionale, 1979, p. 15-33.

⁷ Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d’une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d’Histoire Régionale, 1985, p. 205.

⁸ Gérard Berger, « Métiers et familles à Bonnet-la-Montagne en l’an II », dans Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l’Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d’Histoire Régionale, 1979, p. 39.

⁹ Sur ce fait, ainsi que sur tout le développement qui suit, en matière d’effectifs de l’industrie de la serrurerie à Saint-Bonnet-le-Château même et dans les alentours, voir Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d’une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d’Histoire Régionale, 1985, p. 205-212.

« forgeurs ». Mais l'évolution la plus remarquable, semble-t-il, se situe à Rozier : dès les années 1800-1809, soit en une décennie seulement, l'état civil livre les noms de 40 « serruriers », dont 33 au bourg ; par la suite, tous les ans apportent un lot notable de nouveaux ouvriers, lot qui va grossissant à partir de 1830 (une dizaine chaque année avant cette date, une vingtaine après), si bien que, entre 1838 et 1840, « sur l'ensemble des décès d'hommes de la commune, un sur quatre est celui d'un serrurier, tandis que, sur l'ensemble des mariages d'hommes de cette même commune célébrés en la mairie de Rozier, la proportion atteint presque un sur deux¹⁰ » ; de plus, la décennie 1840 révèle, ici aussi, l'existence de « forgeurs », 11 en 1844 par exemple. Ailleurs, un mouvement analogue se déroule, mais en réduction... Reste à apprécier cet essor, au niveau du pays de Saint-Bonnet dans son ensemble, ce qui n'est pas aisé : le recensement de 1846 fournit un bilan cantonal de 496 serruriers et forgeurs seulement, lequel, s'il est nettement en hausse sur l'estimation de la fin du XVIII^e siècle, est néanmoins fortement erroné par défaut, plus de 1 200 professions d'hommes de plus de 15 ans ayant été omises sur les listes nominatives. Ce total paraît d'autant plus insuffisant qu'en 1818 – donc avant même la période d'intense développement – un témoin bien informé, ancien secrétaire général du département de la Loire, avait déjà avancé un effectif supérieur : « Dans le canton de Saint-Bonnet », écrivait-il, « la fabrication des serrures a lieu, principalement, dans les communes de Saint-Bonnet-le-Château, Rozier-Côtes-d'Aurec, Saint-Nizier-de-Fornas, Saint-Maurice-en-Gourgois, La Tourette et Usson ; il y a, à Saint-Bonnet et à Saint-Nizier, trois établissements en grand et trois ou quatre petits établissements qui occupent en totalité environ 500 ouvriers ; en outre, une cinquantaine d'ouvriers travaillent isolément pour leur compte¹¹ ». De plus, certaines communes atteignent parfois, à travers un dénombrement meilleur que les autres, des effectifs importants : par exemple, en 1841, à Rozier-Côtes-d'Aurec, où 60 mentions de professions masculines manquent pourtant, « l'ensemble des métiers de la serrure regroupe 130 ouvriers, dont 115 serruriers proprement dits, 13 forgeurs, un tourneur de clés et un tailleur de limes », ce qui représente « 37 % des actifs masculins¹² » de la commune et permet à celle-ci d'atteindre, avec 1 338 habitants, la densité humaine de 95 au kilomètre carré, la plus forte du canton derrière Saint-Bonnet, ville sans campagne ; et, toujours à Rozier, une récapitulation figurant à la dernière page de la liste nominative du dénombrement de 1851 indique – mais sans correspondre au contenu de la dite liste, marqué par nombre d'omissions de professions – qu'il y aurait eu alors, dans la commune entière, 239 serruriers. De la sorte, ne serait-ce pas, en définitive, quelque sept à huit cents travailleurs qu'aurait employés la serrurerie sambonitaine peu avant le milieu du XIX^e siècle ?

À partir de là, les six à sept décennies qui conduisent jusqu'à la Grande Guerre sont faites d'un certain déclin de l'activité, encore qu'un renouveau surgisse entre les deux crises

¹⁰ Gérard Berger, « Aspects anciens et récents des activités industrielles rurales du plateau haut-forézien : l'exemple de Rozier-Côtes-d'Aurec », dans *Actes du 98^e Congrès National des Sociétés Savantes (Saint-Étienne, 1973)*, Section d'histoire moderne et contemporaine, tome II, p. 185.

¹¹ J. Duplessy, *Essai statistique sur le département de la Loire*, Montbrison, 1818, p. 361.

¹² Gérard Berger, « Aspects anciens et récents des activités industrielles rurales du plateau haut-forézien : l'exemple de Rozier-Côtes-d'Aurec », dans *Actes du 98^e Congrès National des Sociétés Savantes (Saint-Étienne, 1973)*, Section d'histoire moderne et contemporaine, tome II, p. 185.

les plus graves. La première de celles-ci, qui pourrait expliquer la modestie du bilan de 1846 si l'on arrivait à prouver sa réalité, est celle, bien connue, de la fin de la Monarchie de Juillet ; mais elle se prolonge jusque sous le second Empire, comme en témoigne, en 1856, le maire de Saint-Nizier-de-Fornas, qui se plaint de la mauvaise conjoncture du commerce des serrures et qui en fait une des causes du dépeuplement qui commence¹³. Le renouveau, cependant, se manifeste peu après ; il permet à Rozier-Côtes-d'Aurec, d'atteindre, en 1861 et 1866, son maximum de population (1 363 habitants à la première date, 1 360 à la seconde), puis, à cette commune comme à d'autres, de présenter encore, pendant deux décennies au moins, de forts effectifs d'ouvriers : en 1886, Rozier possède 135 serruriers (soit toujours plus du tiers des actifs masculins de la commune), Saint-Nizier 111, Merle-Leignec 40, Estivareilles 32, et Saint-Bonnet 288. En cette année-là, pourtant, la seconde crise est déjà amorcée : au marasme général qui sévit alors, s'ajoutent une hausse importante frappant les métaux et une augmentation des tarifs de transport par chemin de fer¹⁴, qui constituent deux raisons supplémentaires de mévente pour la petite industrie du pays de Saint-Bonnet ; et, si le conseil municipal de Rozier-Côtes-d'Aurec a, dès 1885, émis un vœu d'opposition à la décision du P.L.M., qu'il a transmis au ministère des Travaux publics, il affirme en 1888 que « la plupart des habitants sont dans la gêne par suite de la crise que traverse la petite industrie du pays »¹⁵. De cette mauvaise situation, dont la ville de Saint-Bonnet se sort temporairement, atteignant 330 serruriers en 1906, il résulte, pour les campagnes, un déclin que l'avenir montrera irrémédiable : de 1886 à 1906, chutent les effectifs de serruriers d'Aboën (- 95 %), de Merle (- 62 %), de Saint-Nizier (- 61 %), de Rozier (- 31 %), qui reste, à l'aube du XX^e siècle, la commune rurale la plus industrielle du canton, son bourg comptant toujours plus de serruriers que de paysans.

Juste avant la Grande Guerre, et au-delà de celle-ci, l'activité serrurière du plateau de Saint-Bonnet est encore plus durement frappée : de 1906 à 1926, la perte en nombre d'actifs, également répartie entre ville et campagne, se monte à 69 % pour le canton entier, 68,2 % pour les communes rurales, 69,4 % pour le chef-lieu. Que la guerre, qui a atteint les hommes jeunes, ait pu jouer un rôle non négligeable dans ce recul, c'est sans doute vrai, mais, à constater la diminution des effectifs de serruriers dès les années 1906-1911 tant à Saint-Bonnet (perte de 83 ouvriers, soit - 25,2 %) qu'à Rozier (perte de 28 actifs, soit - 30,1 %), force est de rechercher d'autres causes. Or – et on reviendra là-dessus –, cette chronologie fait coïncider le gros choc avec l'essor de l'armurerie à Saint-Bonnet et dans ses environs : sans doute de nombreux jeunes hommes se tournent-ils d'emblée vers l'activité nouvelle ; sans doute même des ouvriers n'hésitent-ils pas à se convertir de la fabrication des serrures à celle

¹³ Il accompagne le dénombrement de 1856 d'une brève, mais péremptoire, explication : « Le commerce des serrures et des dentelles n'allant pas a occasionné l'émigration ; telles est la cause de la diminution de la population depuis 1851 ».

¹⁴ Louis-Joseph Gras, *Essai sur l'histoire de la quincaillerie et petite métallurgie à Saint-Étienne et dans la région stéphanoise*, Saint-Étienne, 1903, p. 89-90 et 140.

¹⁵ Gérard Berger, « Aspects anciens et récents des activités industrielles rurales du plateau haut-forézien : l'exemple de Rozier-Côtes-d'Aurec », dans *Actes du 98^e Congrès National des Sociétés Savantes (Saint-Étienne, 1973)*, Section d'histoire moderne et contemporaine, tome II, p. 187.

des armes¹⁶. Après 1931, avec la crise économique générale, l'hémorragie sévit de plus belle : à Rozier, les quatre cinquièmes des serruriers disparaissent en cinq ans, si bien qu'il n'en reste que six en 1936, et que, au-delà de 1946, ils ne seront plus que deux ou trois ; à Saint-Bonnet, un cheminement analogue est suivi, à un niveau supérieur, avec les fermetures successives des trois maisons de serrurerie qui existaient au début du siècle, la première en 1938, la seconde vers 1945, et la troisième en 1949¹⁷. Si bien que, en 1971, un article de la presse départementale peut faire pénétrer ses lecteurs, à Rozier, « chez les deux derniers serruriers du Haut-Forez¹⁸ », témoins d'un passé révolu où fut importante leur activité...

- *Un éventail de productions variées, un ensemble d'activités diverses et complémentaires*

De cette importance considérable, la grande variété des productions constitue une autre preuve. L'on fabriquait des serrures, bien sûr, mais de tous modèles, de toutes tailles, de tous prix. Il s'en faisait de minuscules, ayant deux centimètres de long seulement, et d'énormes, atteignant quelque trente centimètres. Il se produisait de grosses serrures à pêne dormant simple, à pêne dormant demi-tour, à pêne dormant dites catalanes, des serrures d'appartement à quatre gorges, des serrures d'armoire, de tiroir, de coffre, des becs de cane à manivelle et de devanture¹⁹, soit un éventail d'articles finis que le profane a du mal à imaginer, comme il a du mal à cerner le nombre de pièces que recèle une serrure et qu'il faut élaborer au préalable (coffres, foncets, gorges, ressorts, fouillots, pênes, leviers, canons, gâches...). Et il y avait, au bout du compte, des serrures à bon marché, par exemple à 25 centimes au XIX^e siècle, et des serrures chères, par exemple à 150 francs²⁰.

Mais l'on fabriquait également des clés, ainsi que d'autres produits, les uns proches, tels que des loquets, des verrous, des gonds, des pentures, les autres plus éloignés, comme des barrières et autres articles de ferronnerie.

Pour en arriver à cette variété de productions, la serrurerie rassemblait, dans la ville même, mais aussi dans la campagne environnante, tout un ensemble d'activités, certes complémentaires, mais diversifiées²¹. Les « serruriers » proprement dits travaillaient en général, les uns à deux, trois ou quatre, dans un petit atelier, derrière une ouverture qui est peu à peu devenue plus large que haute, les autres seuls à domicile, dans un recoin de leur demeure réservé à leur labeur, derrière une fenêtre restée souvent tout à fait classique ; ils avaient, sur leur établi, à côté d'un étau, des outils nombreux, de dimensions variées : marteaux, limes, cisailles... Les « forgeurs », eux, se trouvaient un peu plus au large dans un atelier un peu plus spécialisé : outre cet outillage, ils disposaient en effet, en retrait, d'une

¹⁶ Jean-Paul Bourcier, « Saint-Bonnet-le-Château en 1911. Population et activités d'un chef-lieu de canton haut-forézien au début du siècle », dans Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 85.

¹⁷ Jean-Paul Bourcier, *ibid.*, p. 83-85.

¹⁸ *La Tribune - Le Progrès, L'Espoir, La Dépêche*, 23 novembre 1971.

¹⁹ Louis-Joseph Gras, *Essai sur l'histoire de la quincaillerie et petite métallurgie à Saint-Étienne et dans la région stéphanoise*, Saint-Étienne, 1903, p. 148.

²⁰ J. Duplessy, *Essai statistique sur le département de la Loire*, Montbrison, 1818, p. 361-362.

²¹ Sur ce sujet, voir principalement Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985, p. 212-216.

forge, d'une enclume, d'un soufflet, et de quelques outils supplémentaires pour manipuler et façonner le fer rougi.

Certains de ces travailleurs-ci pouvaient confectionner en entier les serrures, mais d'autres n'en élaboraient que les diverses parties. Quant au travail du simple serrurier, il consistait à « monter » les serrures, c'est-à-dire à affiner et assembler les pièces préparées par le forgeron ou élaborées, par des ouvriers plus spécialisés encore (polisseurs, aiguiseurs, bronzeurs...), dans les ateliers, voire les usines, propres aux entrepreneurs qui dirigeaient l'activité, c'est-à-dire qui distribuaient le travail, qui rassemblaient la production, qui la commercialisaient, qui payaient la main-d'œuvre qu'ils faisaient travailler, tant au dehors que chez eux. En 1971 encore, cette diversité et cette complémentarité – l'une n'allant pas sans l'autre – des activités, Pierre-Marie Peuvél, serrurier au bourg de Rozier-Côtes-d'Aurec et dernier représentant, avec son neveu Joseph, de la profession dans tout le Haut-Forez, les explicitait au journaliste venu l'interviewer, avec d'autant plus de précisions qu'il était l'héritier d'une dynastie où le métier s'était transmis de père en fils sur sept générations, depuis la première moitié du XVIII^e siècle : « Il y a cinquante ans, dans la seule commune de Rozier, on comptait une centaine d'ouvriers et de paysans qui travaillaient pour des maisons de Monistrol, Saint-Bonnet et Saint-Étienne. On fabriquait les grosses serrures à pêne dormant, les « noires » comme on disait alors pour les portes de cave, les portails, et les « blanches », c'est-à-dire les serrures d'appartement à quatre gorges. Toutes les pièces étaient forgées et façonnées à la main sur la petite enclume et à l'étau. Pour les protéger de la rouille, on passait les « noires » à la fumée de genêt ou on les frottait avec une corne de vache ; les « blanches », les belles serrures, étaient soigneusement limées et polies. » Il poursuivait en signalant que lui-même et son neveu faisaient désormais « uniquement le montage des serrures les plus diverses pour le compte d'une entreprise stéphanoise²² »...

- Une hiérarchie d'hommes et de tâches

On vient de faire allusion au fait que la serrurerie sambonitaine présentait aussi toute une hiérarchie d'hommes et de tâches. Mais détailler s'impose²³. Au sommet, on a ces entrepreneurs, établis pour la plupart à Saint-Bonnet même, et qualifiés, selon le lieu, le temps, leur importance et la vision du rédacteur, de « marchands de serrures », de « fabricants de serrures », de « négociants en serrures », de « marchands quincailliers », voire de « manufacturiers ». Ils possédaient des ateliers, voire, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, des usines – pour reprendre le terme en vigueur à l'époque –, où s'effectuaient certains travaux : forge, découpage (devenu mécanique au cours du XIX^e siècle), fabrication de pièces ; ils détenaient aussi des entrepôts où étaient stockées tant ces dernières, dans l'attente de leur utilisation, que les serrures achevées, rassemblées auprès de leurs ouvriers dispersés, dans l'attente de leur commercialisation ; ils avaient encore des bureaux, où étaient centralisées commandes, facturation et paie. Ils constituaient le plus souvent de véritables dynasties, où l'on se succédait de père en fils, mais que des mariages unissaient aussi : les

²² *La Tribune - Le Progrès, L'Espoir, La Dépêche*, 23 novembre 1971.

²³ Sur cette question, voir essentiellement : Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985, p. 212-216.

Arnaud, les Chanut, les Bory, les Marcellier, les Baleyguier, les Vernaison, les Chambonnet, les Paillon, les Cheyssac, les Brignon... Ils tenaient, en 1818, d'après l'ancien secrétaire général de la préfecture de la Loire – sa formule a déjà été citée –, « trois établissements en grand, et trois ou quatre petits établissements²⁴ » ; et ils étaient encore dix en 1911, parmi lesquels Baleyguier exerçait, en employant plus de la moitié de la main-d'œuvre du moment, la plus grande influence. Hors de Saint-Bonnet, installés le plus souvent dans les bourgs des alentours, de tels entrepreneurs existaient aussi, mais, moins nombreux et moins bien équipés – ils ne possédaient guère des entrepôts –, ils jouaient un rôle bien moindre que ceux du chef-lieu de canton, se bornant à acheter de la matière première, la répartir entre des ouvriers non occupés par les grandes maisons, recueillir auprès d'eux le produit fini, aller le vendre à quelque quincaillier et rétribuer leur main-d'œuvre : cas, par exemple, d'un Jean-Baptiste Peyrard à Rozier-Côtes-d'Aurec, d'un Jean Teyssot à Saint-Nizier-de-Fornas.

Au rang au-dessous, figurent les « maîtres serruriers » d'avant la Révolution, les « patrons serruriers » d'après. Que leur dénomination ait changé à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles n'a, toutefois, en rien modifié leur statut, qui est toujours resté complexe, voire ambigu : c'étaient, d'un côté, des possesseurs de petits ateliers et, sans doute, d'habiles manuels²⁵ ; mais c'étaient aussi, d'un autre côté, des salariés dépendant d'un entrepreneur – celui qui leur passait commande et venait prendre livraison de la production de leur atelier, en réglant le montant – et, en même temps, des « salariants » ayant sous leurs ordres des « compagnons » sous l'Ancien Régime, des « ouvriers » ensuite, et rémunérant ceux-ci sur le règlement perçu. Si la serrurerie du Haut-Forez se trouvait ainsi essentiellement dirigée par des entrepreneurs de Saint-Bonnet même et des alentours, il y avait toutefois, du moins aux XIX^e et XX^e siècles, un certain nombre de ces salariés-« salariants » qualifiés de « patrons » qui dépendaient de maisons installées hors du secteur, à Saint-Étienne, pour les maisons Durafour et Mermier – cette dernière étant même, à Rozier, en 1901, le plus gros employeur –, et à Monistrol-sur-Loire, en Haute-Loire, pour la maison Martouret.

Au dernier rang de la hiérarchie serrurière, dans la cité sambonitaine comme dans les bourgs et hameaux des environs, et en délaissant les apprentis, se situent les travailleurs auxquels il vient d'être fait allusion : « compagnons serruriers » d'avant la Révolution, « ouvriers serruriers » d'après. Certains dépendaient, en général à deux, trois ou quatre, d'un « maître » ou « patron », chez qui et pour lequel ils travaillaient, tandis que d'autres exerçaient leur métier chez eux, directement pour un entrepreneur, ou dans l'atelier, voire l'usine, de ce dernier.

Encore faudrait-il, à la campagne, où il est plus difficile qu'à la ville de distribuer le travail, de rassembler la production, de rémunérer les ouvriers, faire une place à un autre personnage : chaque maison de la ville dispose, en effet, pour effectuer ces tâches, dans chaque village, voire dans chaque hameau, d'un « répartiteur », qui tient à la fois du marchand et du patron, mais qui n'est vraiment ni l'un ni l'autre, son rôle consistant avant tout à

²⁴ Voir note 8.

²⁵ Ces ateliers de serrurerie ressemblaient, tout en étant en général plus petits, aux ateliers d'armurerie, dont un exemple est donné, sous forme de reproduction de carte postale du début du XX^e siècle, dans l'article de Gérard Berger, « Petite histoire du travail du fer à Saint-Bonnet-le-Château », dans *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002, p. 13.

recevoir, régulièrement, les pièces détachées, apportées par une voiture longtemps attelée de plusieurs chevaux, et à remettre, à chaque passage, les serrures confectionnées depuis le précédent.

Finalement, on se trouve là, avec cette division du travail, avec ces localisations des opérations, avec cette hiérarchie des hommes, des activités, des revenus et des niveaux de vie, en présence d'un spécimen de structure que les spécialistes d'histoire économique nomment « protoindustrie », « manufacture dispersée » ou « domestic system », et d'un spécimen de capitalisme désigné par ceux-ci comme essentiellement « commercial ». Un spécimen achevé, dans la mesure où l'organisation sambonitaine déborde de la ville sur le pays rural qu'elle a coutume d'animer et de dominer, et où elle rencontre les ramifications d'organisations concurrentes, aux sièges éloignés : à Rozier, en 1901, à côté des serruriers travaillant pour l'entreprise stéphanoise Mermier, il en est d'autres qui sont employés par la maison Baleyguier, de Saint-Bonnet, et un qui dépend de chez Martouret, de Monistrol.

- Une cascade d'influences

C'est tout un petit monde, plus complexe qu'on ne le croirait de prime abord, qui se laisse découvrir peu à peu, non seulement à lire les écrits d'autrefois, mais aussi à écouter les rares témoins qui subsistent aujourd'hui, à visiter les quelques ateliers et logis de serruriers qui sont parvenus jusqu'à nous, à déambuler même dans le quartier dit « médiéval » de Saint-Bonnet, qui a longtemps correspondu au secteur serrurier par excellence de la cité. Là, de la rue Dessous-les-Remparts aux chemins des Monnières et des Murailles, en passant par la rue de la Châtelaine et la ruelle dénommée côte Gallet – mais appelée aussi rue des Serruriers ! –, s'étale, selon les formules du géographe Jean-Paul Bourgier, un « noyau d'habitat ancien », qui constitue « un cadre témoin de l'histoire de la cité », mais qui a grouillé, au moins trois siècles durant, de serrurerie et de familles de serruriers : ses « maisons vieilles de plusieurs siècles, peu confortables », avaient fini par ne plus convenir qu'à des ouvriers aux revenus modestes²⁶. À la campagne, comme à la ville, ce qui subsiste de l'habitat serrurier témoigne, par son exigüité et sa simplicité, de la modicité du niveau de vie de ce milieu.

Pourtant, l'activité serrurière a fait travailler des milliers de personnes – surtout des hommes, mais aussi quelques femmes – au long des ses trois à quatre cents ans d'existence. Elle a ainsi contribué à faire vivre quantité de familles, à Saint-Bonnet et dans les campagnes environnantes, essentiellement à Saint-Nizier-de-Fornas et Rozier-Côtes-d'Aurec, au sud, mais aussi à Estivareilles, Apinac, Merle-Leignec et Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte, à l'ouest, à La Tourette, Aboën et Saint-Maurice-en-Gourgois, à l'est, à Luriecq et Marols, au nord, voire au-delà, comme à Malvalette, commune de Haute-Loire limitrophe de celle de Rozier.

Cette industrie, aussi intense qu'inattendue (et le choix de sa localisation, son démarrage, son extension restent à expliquer...), faisait venir ses fers d'abord de loin, de Bourgogne et de Franche-Comté, semble-t-il, puis de plus près, de Terrenoire. Elle exportait ses productions, non seulement dans les pays voisins (Espagne, Italie...), mais aussi au

²⁶ Jean-Paul Bourgier, « Saint-Bonnet-le-Château en 1911. Population et activités d'un chef-lieu de canton haut-forézien au début du siècle », dans Jean Merley, Gérard Berger, Jean-Paul Bourgier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 83.

Levant (Turquie, Egypte...) et dans les colonies françaises d'Amérique, sous le nom générique de « serrures de Forez ». Elle a vu des Sambonitains obtenir des brevets d'invention et des prix, avec médailles, à des expositions²⁷ ...

On comprendra aisément que cette serrurerie, active tout en demeurant « protoindustrielle », ait exercé de notables influences. Elle a, en effet, fait plus que perpétuer la tradition du travail du fer à Saint-Bonnet : elle a accru – et considérablement – les effectifs de la main-d'œuvre compétente en matière de métallurgie et experte en ouvrage de précision ; elle a élargi le patronat, et ouvert ses horizons dans les domaines de la technologie, de la gestion, de la commercialisation... Aussi, quand la concurrence de Saint-Étienne, de Charleville, du Vimeu, du Jura, réduira la serrurerie sambonitaine, à partir de la fin du XIX^e siècle, puis l'éliminera, autour du milieu du XX^e, ces influences ne disparaîtront pas : bénéfiques, elles permettront conversions et nouveautés.

2.- L'armurerie (fin du XIX^e siècle et XX^e) : une certaine primauté de l'usine sur l'atelier

S'il est impossible de créer une autre industrie masculine, à Saint-Bonnet et aux alentours, jusqu'aux dernières décennies du XIX^e siècle, tant la serrurerie occupe de bras, à la Belle Époque par contre, peuvent réussir les entreprises visant à installer une activité métallurgique nouvelle et à utiliser le travail d'une main-d'œuvre qualifiée que la serrure n'emploie plus toute. C'est l'armurerie qui en a profité, bénéficiant de la conversion de maints ouvriers que leur habileté au montage des serrures et leur dextérité dans le maniement de la lime et du maillet prédisposaient à l'exécution de certaines tâches dans l'élaboration du fusil²⁸.

- Une initiative rurale

Curieusement, quand la serrure a commencé à chanceler, alors que la ville de Saint-Bonnet avait toujours disposé de plus d'entrepreneurs que la campagne environnante, ainsi que de plus de capacités de leur part dans tous les domaines, de la simple gestion à la commercialisation lointaine en passant par l'innovation, l'initiative de créer et d'implanter une industrie nouvelle n'a pas été sambonitaine : elle est venue des alentours²⁹ – donc, du monde rural –. C'est, en effet, dans les communes situées au sud et au sud-est de Saint-Bonnet que l'on dénombre, au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, les premiers armuriers du secteur, lesquels étaient, semble-t-il, de simples ouvriers qui devaient sans doute œuvrer pour des entrepreneurs de Saint-Étienne, où l'industrie de l'arme existait depuis des siècles : vers 1870, ces pionniers de l'armurerie en Haut-Forez étaient déjà, d'après les registres d'état civil,

²⁷ Sur ces questions relatives aux aspects commerciaux, voir surtout Louis-Joseph Gras, *Essai sur l'histoire de la quincaillerie et petite métallurgie à Saint-Étienne et dans la région stéphanoise*, Saint-Étienne, 1903, *passim*.

²⁸ Sur ce sujet, voir essentiellement : Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985 ; Maurice Forissier, *L'armurerie stéphanoise. Patrimoine et tradition*, Lyon, 1994 ; Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979 ; Maxime Perrin, *Saint-Étienne et sa région économique*, Tours, 1937.

²⁹ Sur ce sujet, voir surtout Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985, p. 216-218.

une quarantaine à Rozier-Côtes-d'Aurec, une vingtaine à Saint-Nizier-de-Fornas, une demi-douzaine à Aboën (ces trois communes étant contiguës)...

Aboën : là, à partir des années 1880, se structura et se développa la nouvelle industrie du pays de Saint-Bonnet, un habitant de la commune, Louis Montcoudiol, y installant un atelier d'armurerie qui employait quelques ouvriers et se mettant, en outre, à distribuer du travail alentour à d'autres ouvriers qui, eux, travaillaient à domicile. Était ainsi donnée à une activité jusque-là indéfinie l'impulsion dont elle avait besoin pour s'implanter solidement, fût-ce, ici aussi, sous une forme « protoindustrielle » plutôt archaïque désormais : peu après 1900, en effet, non seulement l'armurerie occupe quelque deux cents hommes dans le secteur rural concerné (en 1906, 77 à Aboën, 46 à Rozier, 37 à Saint-Nizier, 37 également à Saint-Maurice-en-Gourgois – commune limitrophe de deux des précédentes ...), mais encore elle atteint le chef-lieu de canton.

- Une innovation citadine : l'usine Zavattero

À Saint-Bonnet-le-Château, dès 1906, alors que l'on n'y dénombre que quelques ouvriers armuriers, apparaît une innovation de taille³⁰, innovation due aux frères Zavattero, industriels stéphanois dont le siège de l'entreprise se trouve au chef-lieu départemental : une usine, une « vraie » celle-là, plus vaste et mieux outillée que les fabriques de serrurerie, avec trois ateliers, un magasin, un dépôt, un vestiaire, un bureau, une cour, un jardin, le tout ayant la forme d'un polygone irrégulier dont les plus grands côtés atteignent 71 et 77 mètres, et les ateliers seuls couvrant plus de 1 600 mètres carrés ; de plus, dotée d'une toiture en sheds, elle est située au lieu-dit Maurice, c'est-à-dire à la périphérie de la ville, en zone plane, à proximité de la voie ferrée et de la gare qui desservent la cité depuis 1873 ; enfin, elle assure sur place la plus grande partie de la fabrication du fusil, et elle emploie des ouvriers spécialisés (tourneur, ajusteur, canonnier, polisseur, équipeur...), ainsi que des mécaniciens, des scieurs, des menuisiers, des monteurs en bois, des journaliers, des manœuvres, en plus des « armuriers » dont les documents ne révèlent pas la qualification. Bref, c'est l'amorce de structures industrielles nouvelles, et le divorce brutal d'avec celles du passé³¹.

Très vite, les frères Zavattero, ne se contentant pas de cette unité de production moderne, distribuent, eux aussi, du travail dans les environs : Aboën, Saint-Nizier, Rozier, dont on a dit la précocité à accueillir l'armurerie, mais également Saint-Maurice, voire Malvalette, concentrent, dès avant 1914, de nombreux ouvriers. Que, ensuite, la Grande Guerre fauche quantité de jeunes armuriers haut-foréziens n'empêche pas que l'essor se poursuive, une fois la paix revenue : l'on atteint, en 1926, dans le seul canton de Saint-Bonnet-le-Château, l'effectif de quatre cents armuriers, travaillant qui chez ou pour Zavattero, qui chez ou pour Montcoudiol, qui pour quelque autre patron, stéphanois essentiellement (Mimard et Gaucher, par exemple).

³⁰ Sur ce sujet également, voir surtout Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985, p. 218-222.

³¹ Voir la reproduction d'une carte postale du début du XX^e siècle représentant la « fabrique d'armes de MM. Zavattero Frères, à Maurice » dans l'article de Gérard Berger, « Petite histoire du travail du fer à Saint-Bonnet-le-Château », dans *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002, p. 13.

Maints ateliers se juxtaposent ainsi à l'usine sambonitaine, tant à la ville qu'à la campagne³². Ils ressemblent plus ou moins à ceux auxquels la serrurerie, qui décline, avait donné lieu ; mais ils sont plus grands, et la main-d'œuvre s'y trouve plus nombreuse : en 1906, à Rozier, 26 serruriers seulement sur 93 (soit 28 %) travaillent hors de leur domicile, le plus gros atelier ne groupant que 7 ouvriers, tandis que, sur 46 armuriers, 33 travaillent hors de chez eux (soit 72 %), les gros ateliers accueillant, le premier 11 ouvriers, le second 9. C'est l'occasion de dire qu'il se dégage ainsi du lot des armuriers ruraux, surtout à Aboën, Saint-Nizier et Rozier, quelques petits « patrons » – pour reprendre le terme utilisé par les dénombrements – à qui, en fait, les entreprises de la ville distribuent du travail, et qui, à leur tour, répartissent celui-ci entre « leurs » ouvriers, tant dans leur propre atelier qu'au-dehors, dans de petits ateliers de subordonnés : il y a là quelque chose qui rappelle le « répartiteur » en matière de serrurerie.

Ces ateliers, à Saint-Bonnet comme aux alentours, ne s'occupent nullement de l'arme entière. On y fabrique parfois une partie de celle-ci, le canon, la sous-garde, et il est ainsi quelques ouvriers qui possèdent et utilisent le tourne-à-gauche, ou le martinet, l'enclume et le soufflet ; on y effectue quelquefois la gravure, et là, l'outillage est tout autre : ciseau, burin, pointe, gouge, par exemple ; mais, surtout, on y façonne, on y apprête et on y monte la bascule, qu'on reçoit, demi-brute, du « patron », grand ou petit, pour qui on travaille. Dans ce cas, qui est de loin le plus courant à travers tout le pays sambonitain, derrière une ouverture plus large que haute, les établis portent, ici aussi, des étaux et quantité de limes et de marteaux, de tous types et de toutes tailles : l'outillage de l'armurier-basculateur présente beaucoup de points communs avec celui du serrurier-monteur. Et le labeur également : la précision dans les dimensions à respecter, l'exactitude dans l'emboîtement à réaliser sont indispensables au bon fonctionnement de l'arme comme de la serrure ; et la recherche de la beauté peut s'y ajouter : il y a des fusils de luxe comme des serrures de luxe.

- Une série d'héritages

L'armurerie faisait partie, à l'instar de la serrurerie, des métiers où l'apprentissage était de règle et où des connaissances rigoureuses étaient nécessaires : s'acquerrait, à la longue, un habile tour de main, qui permettait de faire de la belle ouvrage, mais qu'on ne trouvait vraiment que chez l'armurier (ou le serrurier) amoureux de son métier. Maxime Perrin, dans sa thèse, vers 1930, parlait, à cet égard, de « spécialiste³³ ».

De la serrure à l'arme, il existe ainsi maints liens, une tradition, une sorte d'héritage. Si, certes, un écart non négligeable sépare l'usine Zattero des ateliers de serrurerie les plus notables, ceux des Baleyguier, Cheyssac, Brignon, si la ville ne possède point de quartier armurier à côté de son secteur serrurier, les ouvriers du fusil s'égaillant dans tout l'espace bâti, il n'en reste pas moins que s'est perpétuée, d'une activité à l'autre, une extrême habileté manuelle, due à l'expérience et à la volonté réunies. Cette dextérité a même abouti à faire de

³² Voir, ainsi qu'on l'a dit à la note 25, la reproduction d'une carte postale du début du XX^e siècle, représentant un atelier d'armurerie au bourg de Rozier-Côtes-d'Aurec, dans l'article de Gérard Berger, « Petite histoire du travail du fer à Saint-Bonnet-le-Château », dans *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002, p. 13.

³³ Maxime Perrin, *Saint-Étienne et sa région économique*, Tours, 1937, p. 242.

la main-d'œuvre travaillant sur le fusil de luxe une véritable « aristocratie ouvrière », aux dires du géographe Robert Bergeron³⁴. Voilà ce qui a permis à Saint-Bonnet-le-Château et ses alentours de se convertir d'une métallurgie à une autre, autour de 1900.

Voilà aussi ce qui allait permettre à Saint-Bonnet – mais non à ses environs – de se convertir une nouvelle fois, au cours du XX^e siècle³⁵. Alors, en effet, si la serrurerie décline jusqu'à disparaître de la cité et de son pays, l'armurerie en vient également, avec trois à quatre décennies de retard, à se réduire notablement, la première activité voyant son recul s'amorcer nettement dès l'entre-deux-guerres, la seconde commençant à chanceler vraiment quelques années après la fin du deuxième conflit mondial. L'évolution des structures industrielles y est pour beaucoup : des années 1920 aux années 1950, c'est l'époque où le travail partiellement accompli en usine et partiellement pulvérisé en de multiples petits ateliers dispersés apparaît de plus en plus comme un schéma archaïque, un modèle dépassé, même en matière de façonnage et de montage, où se conjuguent pertes de temps évidentes et coûts considérables ; c'est aussi, en revanche, le moment où le travail réalisé en totalité en usine, souvent à la chaîne et en tout cas rationalisé, semble le meilleur, la concentration des mécaniques, de la main-d'œuvre et des tâches étant synonyme d'économie de temps et d'argent. Bref, l'armurerie a beau avoir donné lieu à un capitalisme « industriel » autant que « commercial », ce qui subsiste encore de l'ère « protoindustrielle » est souvent jugé négativement, critiqué, condamné, abandonné...

De la sorte, disparaissent peu à peu les ouvriers isolés ou groupés en petites unités de production, de Saint-Bonnet même et de ses alentours, et, avec eux, les ateliers où ils travaillaient, seuls ou à plusieurs. Mais ce mouvement ne s'accomplit pas au profit des entreprises sambonitaines, la crise des années 1930 jouant, elle aussi, un rôle dans le repli des activités traditionnelles de la petite ville, en frappant les structures modernes comme les structures anciennes, et la concurrence ajoutant ses effets funestes à ceux de la conjoncture économique : l'usine Zavatiero doit fermer ses portes à la fin de la décennie 1930, ce qui, dans un premier temps, amène nombre d'ouvriers à dépendre directement de son siège stéphanois ou à chercher un autre employeur, stéphanois également. Comme en matière de serrurerie...

Et pourtant, de déclin en fermetures, la disparition totale – totale vers 1980-1990, où cessent d'œuvrer à leur établi et le dernier serrurier à domicile, et le dernier armurier à domicile, l'un et l'autre roziérois³⁶ – des activités industrielles traditionnelles de Saint-Bonnet et de son pays ne signifie pas disparition de toute industrie masculine. Parce que, une fois encore, les Sambonitains ont su s'adapter. Ainsi, dans l'armurerie elle-même, où, si une usine a disparu, une autre s'est ouverte, celle des Établissements Chapuis. Ainsi aussi, dans le domaine du cycle, qui est apparu et s'est développé à Saint-Bonnet dans le sillage, ici encore, de l'industrie stéphanoise, mais qui a cédé la place à la fabrication de tubes, tant en sous-

³⁴ Robert Bergeron, « Saint-Bonnet-le-Château, vieille ville industrielle du Forez », dans *Etudes foréziennes*, vol. 2, « La vie urbaine dans le département de la Loire et ses abords », 2^e édition revue et augmentée, 1972, p. 150.

³⁵ Sur ce sujet, voir l'étude de Robert Bergeron citée à la note précédente.

³⁶ Au dernier ouvrier armurier à domicile, Louis Laporte, parti en retraite en 1992, la revue *Coursières* a consacré un article dans son n° 35, décembre 1992, p. 21.

traitance pour les industries du cycle et de l'automobile qu'en production propre de mobilier : cas des Établissements Souvignet et des Ateliers du Haut-Forez. Ainsi encore, dans la tôlerie et la mécanique pour l'électronique, avec l'entreprise Atomelec. Ainsi enfin, dans l'industrie de la boule, la désormais célèbre boule à jouer, à la « lyonnaise » ou à la pétanque : qu'elle soit née de l'initiative de l'artisan local Jean Blanc dans les années 1930, qu'elle ait donné lieu à la création de deux sociétés et de deux unités de production vastes et modernes, les « Boules J.B. » et la « Boule Obut », qu'elle emploie un nombreux personnel, qu'elle atteigne une production considérable, que, en un mot, elle ait fait de Saint-Bonnet-le-Château une inattendue « capitale mondiale de la boule de pétanque », il n'y a là, en définitive, que les résultats d'une filiation qui rattache les activités métallurgiques d'aujourd'hui à celles de naguère et de jadis.

II.- Les activités féminines

Serrurerie, armurerie : rien, jusque-là, qui puisse permettre aux femmes de s'adonner, à plein temps ou, pour les paysannes, lors des moments de répit que laisse l'agriculture, à une activité pouvant apporter, aux célibataires et aux veuves, les ressources nécessaires, et, aux autres, un complément apprécié. C'est la rubanerie et, surtout, la dentelle, qui y ont pourvu.

1.- La rubanerie rurale (XVIII^e-XIX^e siècle) et la dentelle (XVIII^e-XX^e siècle) : des activités domestiques

Entre ruban et dentelle produits à domicile à travers le pays de Saint-Bonnet-le-Château, les oppositions ne manquent pas, les principales étant d'ordre temporel (une durée limitée d'un côté, considérable de l'autre) ou d'ordre spatial (une aire réduite d'une part, une aire étendue de l'autre) ; mais les deux activités ont en commun le fait d'avoir procuré du travail à nombre de femmes, dans des conditions à peu près identiques, qui tiennent, ici aussi, de la « protoindustrie³⁷ ».

- Le cas de la rubanerie rurale

De toutes les activités rurales plus ou moins « industrielles » – et, à celles que l'on a citées, on pourrait ajouter le sciage de long, l'exploitation de la poix, la saboterie... – du pays de Saint-Bonnet entre XVIII^e et XX^e siècle, la rubanerie est incontestablement la moins connue aujourd'hui³⁸. Elle est même absente de toute mémoire collective. Pourtant, divers documents attestent de son existence, de la fin du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e, dans la partie la plus orientale du pays sambonitain, qui pouvait entrer facilement dans l'aire de diffusion du travail du ruban stéphanois. Les registres de catholicité et d'état civil montrent

³⁷ Sur ce sujet, voir essentiellement : Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985 ; Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979 ; Maxime Perrin, *Saint-Étienne et sa région économique*, Tours, 1937.

³⁸ Sur ce sujet, voir surtout Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985, p. 229-231.

ainsi que Saint-Maurice-en-Gourgois, à la fin de l’Ancien Régime, possède déjà des rubanières, en son bourg et en divers de ses hameaux, puis connaît un essor qui fait augmenter considérablement le nombre des ouvrières et les fait essaimer dans tous les lieux de la commune, jusque dans les années 1830-1840 ; à partir de là, les mentions de rubanières se font moins fréquentes, leur effectif paraît décliner, et l’activité disparaît en quelque deux ou trois décennies. À Rozier-Côtes-d’Aurec, commune limitrophe, mais plus à l’ouest, même évolution, mais intensité bien plus faible, la localisation étant marquée par la concentration des rubanières dans les hameaux les plus orientaux, les plus proches de Saint-Maurice, ainsi qu’au bourg, que le ruban paraît ne pas avoir dépassé et qui semble ainsi avoir constitué la limite ouest de son aire de diffusion. Sur Périgneux, les lieux qui composeront la commune d’Aboën, et, sur Bas-en-Basset, en Haute-Loire, ceux qui formeront celle de Malvalette, possèdent également, à la même époque, quelques rubanières : poursuite, vers le nord et le sud, de la limite décelée à Rozier. Cette situation est confirmée par un témoin de l’époque – l’ancien secrétaire général de la préfecture de la Loire déjà cité – disant que la zone de fabrication du ruban, au sortir de la Haute-Loire orientale, rentrait « dans le département de la Loire, au-delà du fleuve, par la commune de Rozier-Côtes-d’Aurec³⁹ ».

Une telle implantation, tout à l’est du plateau de Saint-Bonnet-le-Château, soumettait sans doute la plupart des rubanières, sur le travail desquelles quasiment tout demeure encore ignoré, à des marchands-fabricants de la région stéphanoise : selon le gros et intéressant manuscrit d’un témoin du début du XIX^e siècle, à savoir l’avocat Antoine Granjon (dont le père était originaire de Rozier-Côtes-d’Aurec⁴⁰), « le négociant de Saint-Étienne faisait distribuer avant l’hiver aux montagnards une quantité de soie ; son commis, dans un temps fixé, parcourait à cheval leurs habitations, retirait tous les rubans et payait⁴¹ ». Pourtant, de 1775 à 1810, un André Gardette a exercé la profession de « marchand rubantier », selon la formule des registres paroissiaux et d’état civil, à Saint-Maurice : colporteur, intermédiaire ou gros négociant, il a été, semble-t-il, le seul, dans le pays de Saint-Bonnet, à se spécialiser dans le commerce du ruban. Si bien qu’on est loin, ici, de rencontrer une activité qui compte, pour les femmes, autant que, à la même époque, la serrurerie pour les hommes...

- *Le cas de la dentelle*

D’une tout autre importance fut la dentellerie⁴². Apparue au XVI^e siècle en Velay, diffusée dans le pays d’Arlanc en Auvergne, introduite sur le plateau de Saint-Bonnet-le-Château, la fabrication de la dentelle devint, sous l’Ancien Régime déjà, l’activité de nombreuses femmes : elle présentait l’avantage de ne réclamer que peu d’outillage, un « carreau », quelques fuseaux, des épingles ; elle trouvait d’inlassables propagandistes dans

³⁹ J. Duplessy, *Essai statistique sur le département de la Loire*, Montbrison, 1818, p. 393.

⁴⁰ Antoine Granjon est né à Saint-Étienne le 16 juin 1752 ; baptisé en la « grand’ église » le lendemain, il était fils de Guillaume Granjon, garçon de magasin, et d’Anne Policard. Son père était né au hameau de Rochegeu, paroisse de Rozier-Côtes-d’Aurec, en 1718, de Pierre Granjon et Françoise Pêtre.

⁴¹ Antoine Granjon, *Précis historique et statistique du département de la Loire*, manuscrit (s.d. [vers 1807]) conservé à la Bibliothèque de La Diana à Montbrison.

⁴² Sur ce sujet encore, voir principalement Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Forez) de 1775 à 1975. Flux et reflux d’une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d’Histoire Régionale, 1985, p. 231-234.

les congrégations religieuses féminines qui se répandaient dans les campagnes ; elle bénéficiait, pour sa commercialisation, des maintes vocations de marchands qu'elle faisait naître, du petit colporteur au gros négociant.

Il est, toutefois, difficile de déterminer avec précision la place de cette activité au XVIII^e siècle : encore à la fin de l'Ancien Régime, au long des registres paroissiaux, les curés ne mentionnent pas de manière régulière le métier de dentellière, hésitant même, dans le choix du terme à employer, entre « denteleuse », « ouvrière en dentelles », « travaillante à la dentelle », « ouvrière de carreaux à dentelles », « femme de carreau » ou « fille de carreau », comme si aucun vocable ne s'était encore imposé ; et, sous la Révolution, les rares dénombremens, qui certes ne s'intéressent qu'aux chefs de feux, ne révèlent que très imparfaitement les effectifs de ces travailleuses, celui de l'an II, conservé pour quelques communes seulement, mentionnant 49 « denteleuses » à Saint-Bonnet-le-Château mais n'en indiquant que 3 à Rozier-Côtes-d'Aurec⁴³. En revanche, il est certain que la dentelle devient, au XIX^e siècle, la monoindustrie féminine du pays de Saint-Bonnet dans son ensemble, y acquérant rapidement une place considérable : les registres d'état civil le démontrent, qui révèlent que, dans de nombreuses communes, à l'âge du mariage, la proportion de filles qui exercent la profession de « denteleuse » passe, d'environ 30 % dans les années 1800 ou 1810 à environ 80 % dans les décennies 1830 et 1840 ; et les dénombremens, bien conservés à partir de 1841, permettent d'aboutir, lorsqu'ils sont correctement effectués, à de forts, voire très forts, effectifs de dentellières, tant au début du XX^e siècle qu'au long de la seconde moitié du XIX^e : 225 en 1851 à Rozier-Côtes-d'Aurec, 210 en 1866 à Saint-Nizier-de-Fornas, 159 en 1886 à Apinac, 732 à la même date à Usson-en-Forez, 169 en 1906 au chef-lieu de canton lui-même, 980 en 1911 à Usson encore. Mais, au-delà de la Grande Guerre, un lent déclin survient, qui, s'accéléralant après le second conflit mondial, aboutit à l'anéantissement de l'activité : si, vers 1935, Maxime Perrin peut encore voir « les assemblées de vieilles dentellières, l'été dans un pan d'ombre, ou le soir autour de la soupe, agiter les doigts agiles parmi les fuseaux⁴⁴ », vers 1970 par contre, trop peu nombreuses désormais, et n'ayant plus assez de travail pour occuper journées et veillées, les spécialistes qui subsistent, âgées et rarissimes, ne s'assemblent plus. Ainsi, la dernière « vraie » dentellière à domicile disparaîtra à peu près en même temps que les derniers « vrais » serruriers et armuriers à domicile, comme si, avant même la fin du XX^e siècle, devait se clore l'ère « protoindustrielle ».

Car, travail de la femme au logis – même si, quelquefois, il s'exerçait au dehors –, la dentelle présentait, elle aussi, une structure de « manufacture dispersée » ou de « domestic

⁴³ Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 42-43 ; Gérard Berger, « Aspects anciens et récents des activités industrielles rurales du plateau haut-forézien : l'exemple de Rozier-Côtes-d'Aurec », dans *Actes du 98^e Congrès National des Sociétés Savantes (Saint-Étienne, 1973)*, Section d'histoire moderne et contemporaine, tome II, 1975, p. 201-202.

⁴⁴ Maxime Perrin, *Saint-Étienne et sa région économique*, Tours, 1937, p. 320. Signalons que la reproduction de trois cartes postales des premières décennies du XX^e siècle représentant des groupes de dentellières (dont deux à Saint-Bonnet même et un à Rozier-Côtes-d'Aurec) figure, d'une part, dans l'ouvrage de Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourcier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 117, et, d'autre part, dans l'article intitulé « De Marie Jacon, poétesse sambonitaine : Les dentellières » et paru dans le *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002, p. 14, ainsi qu'en première page de couverture dudit numéro.

system », selon les formules, synonymes de « protoindustrie », qu'emploient parfois les historiens de l'économie. Chez elles, certaines dentellières (filles de familles nombreuses, épouses de serruriers, d'armuriers, de scieurs de long, de journaliers, d'artisans, vieilles filles, veuves) tenaient le carreau toute l'année ; les autres, épouses d'agriculteurs essentiellement, n'agitaient les fuseaux que le temps que leur laissait le labeur de la ferme et des champs. Périodiquement, passaient les marchands, ou leur commis, qui achetaient à l'aune les dentelles confectionnées, et qui payaient, partie en argent, partie en fil : c'était la « levée⁴⁵ ».

Ces marchands constituent tout un monde dont l'exploration est complexe. Les documents s'accordent cependant pour les montrer de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'on va d'est en ouest, de Saint-Maurice-en-Gourgois vers Usson-en-Forez, c'est-à-dire du pays du ruban vers le pays de la dentelle à outrance : de 1775 à 1880, en un peu d'un siècle, les registres paroissiaux et d'état civil, qui se complaisent souvent dans l'emploi des termes vagues de « marchands » et de « négociants » et n'autorisent ainsi que des présomptions, livrent pourtant plus d'une centaine de « marchands de dentelles », dont une demi-douzaine seulement pour l'ensemble des communes de Saint-Maurice, Aboën, La Tourette, Saint-Nizier-de-Fornas, Rozier-Côtes-d'Aurec, Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte et Merle-Leignec, une autre demi-douzaine pour Apinac, une dizaine pour Saint-Bonnet-le-Château et Estivareilles, et quelque soixante-dix pour Usson-en-Forez. Ce sont presque tous des hommes, mais il y a quand même 4 à 5 % de femmes. Ils résident, pour la plupart (environ 60 % du total), dans une ville (Saint-Bonnet) ou un bourg, gros (Usson) ou moyen (Estivareilles, Apinac), mais un nombre non négligeable (30 % du total, à peu près) habite un hameau ; quelques-uns (10 % du total, approximativement) se singularisent, au cours de leur carrière, par un changement de domicile, qui consiste toujours en un passage d'un petit village à un bourg, voire à la ville, ce qui correspond, très certainement, à la fois à un élargissement, peut-être à une mutation, de leurs activités et à une promotion sociale. Car la nature de leur commerce et leur position dans la société sont extrêmement variées. Ainsi, ceux qui se nomment « négociants » et ont des « commis », que l'on appelle « sieurs » (et l'épouse « dame »), qui résident ou vont résider dans un bourg ou à Saint-Bonnet même, qui se marient « bien » et qui marient « bien » leurs enfants, qui signent d'une belle écriture, ce sont les « gros », évidemment : cas, entre autres, à Saint-Bonnet, de Jean et Dominique Malboz, Pierre Levet, Antoine Gayte, Jacques Chevalier, Jean-Marie Mosnier, et à Usson, de Jacques et Jean-Symphorien Durand, Pierre Girard, Mathieu Chouvellon, André Blancheton, Jean-Baptiste et Jean-Joseph Carret. À eux, la détermination des structures de l'activité, la fixation des prix, le contrôle du marché. Ceux que l'on dit simplement « marchands », si ce n'est « colporteur » ou même « revendeur », que l'on ne qualifie pas de « sieur », qui signent mal ou ne savent pas écrire, ne sont, en effet, que des « petits », des sortes de faire-valoir des « grands » : leurs absences nombreuses leur confèrent un air de parenté avec les scieurs de long, et c'est cheminant sur de lointaines routes, avec une hotte sur le dos ou accompagnés d'un âne bête, peut-être menant une carriole, qu'il faut les imaginer.

⁴⁵ La reproduction d'une carte postale du début du XX^e siècle représentant la « levée » de la dentelle, au bourg de Rozier-Côtes-d'Aurec, par une marchande d'Usson, Fanny Daurelle, épouse Guerrier, figure dans l'article intitulé « De Marie Jacon, poétesse sambonitaine : Les dentellières » et paru dans le *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002, p. 17.

Il y a là une division du commerce qu'avait notée, au début du XIX^e siècle, un témoin attentif déjà cité : Antoine Granjon. Après avoir souligné qu'à l'origine, Saint-Bonnet constituait « le centre où étaient apporté le plus communément les produits des ouvrages des dentelleuses », mais qu'à Usson s'étaient formés « des magasins considérables qui faisaient des envois en Espagne, en Amérique et dans toute la France⁴⁶ », il spécifiait : « les envois au dehors, les ventes faites aux colporteurs ou à des roulans, qui portent sur des chevaux leurs marchandises dans des caisses, débarassent les marchands des apports que les ouvrières leur font à chaque instant ; mais il arrive souvent que des paysans illiterés quittent le scie et la charrue pour entreprendre ce commerce⁴⁷ ». Que les gros négociants se soient enrichis, que les petits marchands aient vécu plus chichement, c'est évident, mais le passage de cette catégorie à la première a été fréquent : preuve que le commerce de la dentelle pouvait être rémunérateur.

Il n'en allait pas de même pour les dentellières. Les plus accoutumées au métier, les plus expérimentées, les professionnelles si l'on veut, qui tenaient constamment le carreau, qui savaient faire tous les modèles, du plus étroit au plus large, depuis le dessin le plus simple jusqu'au plus compliqué, gagnaient, certes, plus que les autres, ouvrières plus ou moins occasionnelles qui se cantonnaient dans la dentelle la plus facile. Mais, en moyenne, on n'estimait le revenu de la profession, vers 1815, qu'à « 30 centimes par jour quand les dentelles sont au plus bas prix », et à « 60 centimes quand elles se vendent bien⁴⁸ ». Rémunération faible, et qui le restera, mais d'un apport souvent indispensable à l'existence des familles, pendant longtemps : par là, le poids de la dentellerie a été, tant que l'activité est demeurée florissante, considérable pour la population du pays de Saint-Bonnet-le-Château, filles et veuves disposant ainsi d'un travail à domicile, et les foyers chargés d'enfants d'une ressource d'appoint.

A l'inverse, au XX^e siècle, on commence à dédaigner le maigre revenu obtenu par de longues heures d'une tâche minutieuse ; la mode, en outre, restreint beaucoup l'emploi de la dentelle dans le vêtement, la coiffure, l'ameublement, la décoration ; par-dessus tout, la production régionale se heurte à la concurrence grandissante des dentelles étrangères faites, elles aussi, à la main, ainsi qu'à celle des dentelles françaises fabriquées mécaniquement. Comme la machine accapare les articles faciles, les jeunes ouvrières sont privées d'ouvrage et l'apprentissage se trouve tari, alors que les bonnes dentellières, pouvant seules satisfaire les marchands qui éditent des dessins sans cesse plus variés et plus difficiles, vieillissent et deviennent de moins en moins nombreuses. Et c'est ainsi que, peu à peu, le carreau rejoint la scie de long et la lime au rayon des vieilleries témoins du passé...

⁴⁶ La reproduction d'une carte postale du début du XX^e siècle représentant la maison de commerce et d'habitation, au bourg d'Usson, de Fanny Daurelle (la « leveuse » de dentelles mentionnée à la note précédente) et de François-Clément Guerrier, son mari, figure également dans l'article intitulé « De Marie Jacon, poétesse sambonitaine : Les dentellières » et paru dans le *Bulletin des amis du pays de Saint-Bonnet-le-Château*, n° 16, 2002, p. 17.

⁴⁷ Antoine Granjon, *Précis historique et statistique du département de la Loire*, manuscrit (s.d. [vers 1807]) conservé à la Bibliothèque de La Diana à Montbrison.

⁴⁸ J. Duplessy, *Essai statistique sur le département de la Loire*, Montbrison, 1818, p. 380.

2.- La rubanerie urbaine (XX^e siècle) : une industrie en usine

Après s'être endormie vers le milieu du XIX^e siècle, la rubanerie se réveille, dans le pays de Saint-Bonnet-le-Château, au début du XX^e. Mais ce n'est plus en milieu rural et à domicile qu'elle s'exerce alors, c'est à Saint-Bonnet même et en usine⁴⁹. Et cette renaissance – qui est, en fait, une vraie naissance pour le chef-lieu de canton – ressemble étrangement à l'implantation de l'industrie armurière dans la cité : même époque, les toutes premières années du XX^e siècle ; même site, la sortie nord de la ville, aux terrains plats et à proximité de la gare, les deux usines n'étant séparées que par un chemin ; même allure du bâti, avec de longs ateliers aux toitures de sheds⁵⁰ ; même type d'initiative, celle d'industriels stéphanois à la recherche d'une main-d'œuvre abondante, déjà qualifiée et moins revendicative que dans le bassin houiller.

Cependant, les débuts de l'usine Vallat-Perronnet – puisque tels sont les noms de ses promoteurs – sont autrement plus marquants que ceux de l'usine Zattero. D'une part, l'entreprise textile « possède un groupe à vapeur permettant la production d'électricité qui apparaît pour la première fois à Saint-Bonnet », si bien que « ces pionniers locaux deviennent alors concessionnaires de l'éclairage électrique pour la ville⁵¹ ». D'autre part, elle « constitue le principal employeur de la commune », donnant du travail à 144 personnes de la cité en 1906, et 170 en 1911. Parmi ces salariés, rares sont les hommes : ils assurent essentiellement la direction, l'encadrement, la comptabilité ; quant aux femmes, très nombreuses, elles œuvrent à la fabrication du ruban, leurs spécialisations fournissant « la panoplie complète des professions de cette branche textile » : passementières, tisseuses, devideuses, ourdisseuses, canetteuses, enfileuses, émoucheteuses, dans l'ordre décroissant de l'importance numérique de chaque spécialité. Ces effectifs féminins sont jeunes (en 1911, « 22 ans en moyenne », les moins de 30 ans représentant « 83 % du total »), et composés surtout de célibataires (en 1911, 86 % du total), de sorte que la formule « usine à filles » devient vite, pour les populations locales, synonyme d'entreprise Vallat-Perronnet⁵². L'installation de celle-ci, jointe à l'implantation des ateliers Zattero, s'avère, ainsi, d'un gros intérêt pour Saint-Bonnet et ses

⁴⁹ Sur ce sujet, voir Gérard Berger, *Le Pays de Saint-Bonnet-le-Château (Haut-Foréz) de 1775 à 1975. Flux et reflux d'une société*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1985, p. 231-234, mais aussi Jean-Paul Bourquier, « Saint-Bonnet-le-Château en 1911. Population et activités d'un chef-lieu de canton haut-forézien au début du siècle », dans Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourquier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 69-106, ainsi que Robert Bergeron, « Saint-Bonnet-le-Château, vieille ville industrielle du Forez », dans *Études foréziennes*, vol. 2, « La vie urbaine dans le département de la Loire et ses abords », 2^e édition revue et augmentée, 1972, essentiellement p. 148.

⁵⁰ Une carte postale du début du XX^e siècle représentant partiellement cette usine toute nouvelle a été reproduite dans l'ouvrage de Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourquier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 118.

⁵¹ Jean-Paul Bourquier, « Saint-Bonnet-le-Château en 1911. Population et activités d'un chef-lieu de canton haut-forézien au début du siècle », dans Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourquier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 88.

⁵² Jean-Paul Bourquier, « Saint-Bonnet-le-Château en 1911. Population et activités d'un chef-lieu de canton haut-forézien au début du siècle », dans Jean Merley, Gérard Berger et Jean-Paul Bourquier, *Saint-Bonnet-le-Château de l'Ancien Régime à la Belle Époque*, Université de Saint-Étienne, Centre d'Histoire Régionale, 1979, p. 88 (ainsi que graphiques des p. 81-82).

environs, en ce sens qu'elle peut freiner l'exode rural et développer la population du chef-lieu de canton, à la veille de la Grande Guerre.

Après, il n'en sera plus de même, la rubanerie allant lentement, mais inexorablement, vers le déclin. En 1960, l'usine de Saint-Bonnet, qui, depuis 1921, fait partie du groupe de l'Union Rubanière, n'emploie plus que 80 personnes – moins de la moitié de l'effectif qu'elle présentait un demi-siècle auparavant – ; puis, autour de 1970, elle n'en fait plus travailler que 60, en conséquence des progrès de l'automatisation. Les hommes y sont toujours une minorité, chargés des tâches d'entretien et de réglage des machines ; les femmes, qui, donc, forment toujours la majorité des salariés, qui composent toujours un effectif relativement jeune, qui sont toujours originaires de la ville de Saint-Bonnet ou de ses environs, sont employées à l'ourdissage et, surtout, au tissage, la production étant constituée, pour 60 %, par des rubans d'ornement pour fleuristes et confiseurs, et, pour le reste, par des rubans de mercerie pour les grandes marques de lingerie féminine. Il ne s'agit plus, désormais, que d'une activité secondaire⁵³, dont les difficultés rencontrées par l'industrie textile, au niveau national, précipiteront la décadence dans les dernières décennies du siècle.

L'importance de la rubanerie, dans le pays de Saint-Bonnet-le-Château, de la fin de l'Ancien Régime à la fin du XX^e siècle, aura, finalement, été plus brève que celle de la dentellerie et de la serrurerie, et sa localisation plus concentrée, même si l'activité a éclo en deux époques et en deux lieux. N'empêche que c'est à l'usine la plus achevée du secteur que cette industrie a donné lieu...

Conclusion

De cette histoire des principales industries de Saint-Bonnet-le-Château et de son pays, du XVIII^e siècle au XX^e, deux caractéristiques ressortent incontestablement.

La première concerne le fait que, sur la longue durée, c'est-à-dire sur les quelque trois siècles que recouvre cette étude, l'activité industrielle, non seulement de la cité elle-même, mais aussi de ses alentours ruraux, a été constante et marquante. Qu'elle ait pu donner lieu à un essor, en telle ou telle branche, à un moment, et à un recul à un autre moment, qu'elle ait pu contribuer largement, un temps, au développement de tel ou tel secteur géographique, et, un autre temps, à sa régression, ce ne sont que des nuances temporelles ou spatiales : l'essentiel, en définitive, réside dans l'existence, durant deux cent cinquante à trois cents ans, sur un territoire en partie urbain et en partie rural, de plusieurs centaines de travailleurs, tant femmes qu'hommes, allant de l'ouvrier saisonnier au fabricant ou au négociant, en passant par l'ouvrier permanent et le « patron » intermédiaire. Sans doute y a-t-il là un peu de l'« âme » sambonitaine...

La seconde caractéristique concerne un temps, bref mais spécifique, parce que moment-charnière, au sein de cette longue durée : les premières années du XX^e siècle. Alors, en effet, décline nettement et irrémédiablement la serrurerie et s'amorce le recul de la dentelle : s'annoncent ainsi la fin des activités typiquement protoindustrielles, la disparition

⁵³ Robert Bergeron, « Saint-Bonnet-le-Château, vieille ville industrielle du Forez », dans *Etudes foréziennes*, vol. 2, « La vie urbaine dans le département de la Loire et ses abords », 2^e édition revue et augmentée, 1972, p. 148.

du travail à domicile, et donc la mort de la composante rurale de l'activité industrielle. Parallèlement, tant dans la rubanerie que dans l'armurerie, se mettent en place des unités de production d'un genre nouveau et de grande taille, rassemblant tâches et travailleurs : ces unités ont beau, parfois, distribuer encore un peu de travail dans la campagne environnante et laisser ainsi miroiter la subsistance d'une activité industrielle rurale, c'est vers la concentration en usine des machines, des ouvriers, des matières premières, des produits fabriqués, et vers la concentration des usines dans le milieu urbain, qu'on s'oriente. Ainsi, comme les roses, la Belle Époque, pour le pays sambonitain, possède à la fois des fleurs et des épines...

Les Cahiers de Village de Forez, n° 44, mars 2008

Siège social : Centre Social de Montbrison,
13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.
Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.
- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Thierry Jacob, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2008

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.